Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 35 (2005)
Heft: 9

Artikel: Les Eaux-Vives et le Jet d'eau
Autor: C.Pz
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-826126

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ET AUJOURD'HUI

village d'Anières pour s'installer, il y a seize ans, en plein cœur de la ville, rue Etienne-Dumont, anciennement rue des Belles-Filles. De leur appartement mansardé au cinquième étage, ils ont une vue plongeante sur les toits et aperçoivent, par des impostes, la cathédrale.

«Si vous voulez voir des Genevois de bonne humeur, profiter pleinement de leur Vieille Ville, alors il faut venir le week-end de la Fête de la Musique en juin ou en décembre pour l'Escalade», conseille-t-elle. Car May apprécie la ville justement pour son animation. «La retraite, ce n'est pas fait pour être isolé», remarque-t-elle.

A peine sortie de chez elle, May peut s'installer sur une terrasse du Bourg-de-Four, où le spectacle des passants est continuel. En chemin, elle pousse une vieille porte au numéro 16 de la rue Dumont et montre l'une de ces cours si discrètes que personne n'en soupçonne l'existence. Dans cette oasis de calme, on peut admirer les galeries en bois des anciennes demeures, au milieu d'une verdure surprenante. Un peu plus loin, elle s'engage dans la rue Tabazan qui porte le nom d'une famille de bourreaux venant du Pays de Gex. Une façade annonce sobrement l'Eglise évangélique libre de Genève: la cour intérieure a le charme d'un jardin provençal. C'est là tout le paradoxe de cette Genève ancienne, dissimulée derrière une austérité apparente.

Au gré des rues, on lit «rues piétonnes», mais les panneaux sont simplement repoussés sur le trottoir et n'entravent nullement la circulation. C'est le seul sujet de mécontentement de May qui rêve de vraies promenades pour les piétons. Fermer la place de la cathédrale au trafic a été une gageure. May a travaillé au secrétariat de l'Eglise protestante, rue du Cloître. De là, elle entendait les cloches de la cathédrale sonner à toute volée, annonçant, par exemple, les promotions des petits aux Bastions. Et comme May est grand-mère de douze petits-enfants, ce spectacle la touche toujours.

Nous longeons la promenade de la Treille, à l'ombre des marronniers centenaires. C'est là que le sautier de la République surveille l'apparition de la première feuille, chaque printemps, depuis 1818. On y trouve aussi le plus long banc du monde, qui borde l'allée d'un seul tenant. Mais ce sont les Bastions que May préfère. On peut y emprunter une chaise longue le temps d'une sieste ou pour admirer les photos en format géant de Yann Arthus-Bertrand *(lire p. 13)*.

B. P.

UN JOURNAL REVENDICATIF

Il paraît quatre fois par an, *le Journal des Habitants du Centre et de la Vieille Ville*, tiré à 7000 exemplaires. Dans ses colonnes, le ton est véhément. On y déplore par exemple la disparition du grand magasin l'Uniprix, ou la fermeture de la dernière boulangerie, malgré une pétition, remplacée par une gelateria. Les rédacteurs du journal ont mené leur petite enquête: un cinquième des commerçants de la Vieille Ville sont des antiquaires ou des galeries d'art. On dénombre 26 bijoutiers, 11 coiffeurs et 11 boîtes de nuit. Un inventaire qui ne plaît guère au journal de quartier et à son association qui militent en faveur d'un meilleur cadre de vie pour les habitants. Dans le même esprit, le bulletin s'inquiète de l'avenir de l'ancien manège de la rue Piachaud. Ce bâtiment, construit en 1827, abritait quarante chevaux dont ceux qui servaient au service du feu. Depuis 1950, l'édifice, aux généreuses proportions, a vocation de parking. Un concours d'idées est lancé par l'Association des habitants pour y créer une activité plus attractive. **B. P.**

Les Eaux-Vives et le Jet d'eau

«Quel beau nom pour un quartier. Et symbolique. Avec ceci d'abord qu'au bout de chacune de ses ruelles, qui lentement descendent de la colline où il s'érige, on aperçoit une miette d'un bleu pâle ou sombre, ou encore, selon les jours, virant au gris: le lac.»

En se promenant avec sa femme dans le merveilleux Parc La Grange, Marcel Granger renoue avec ses propres souvenirs d'enfance: «A l'époque, on n'avait pas le droit de marcher sur les pelouses!» Mais le jeune père qu'il fut, y venait aussi pour oxygéner ses trois enfants. Né aux Eaux-Vives lorsque ce quartier était encore une commune et un village, il retrouve ici cette nature que la ville sans cesse grandissante a réduite à une portion trop congrue.

Depuis une vingtaine d'années, il ne vit plus dans ce quartier auquel il est pourtant resté très attaché, lui consacrant même un livre. «Nous ne l'avons pas quitté parce que nous ne l'aimions plus, mais parce que nous avons eu le «privilège» de vivre quelques années à côté du premier squat de Genève, celui de la rue du Pré-Naville. Nous étions juste voisins, à la rue de Soleure. Seul un square nous séparait, qui amplifiait les bruits à en faire perdre le sommeil. Nous avons fini par fuir.»

S'il se plaît aussi au Petit-Lancy, Marcel Granger n'a rien oublié de «son» quartier. Il confie que le lac lui manque, comme les parcs. C'est ici qu'il a vécu cinquante-neuf ans, qu'il a travaillé de son premier jour d'homme actif à sa retraite. «J'étais chez un importateur de confiserie en gros, rue

de la Mairie. On peut dire que j'ai passé toute ma vie dans les douceurs», précise-t-il avec cet humour délicat qui le caractérise.

Pour retrouver un des rares endroits du quartier qui n'a pas changé, Marcel Granger passe vers l'école du XXXI-décembre. «Extérieurement, le bâtiment est resté le même que lorsque j'y étais écolier, même si le préau a été aménagé avec des jeux. C'est le cas aussi de l'école des Eaux-Vives, de la salle communale. Pour le reste, presque tout a disparu, souvent emporté par la folie immobilière des années septante.»

Quant il regarde d'anciennes vues du quartier, ce passionné de photographie – membre depuis plus d'un demi-siècle de la fameuse SGP (Société genevoise de photographie) – se remémore les petites maisons villageoises qui longeaient les rues, «y compris celle des Eaux-Vives. Je me souviens aussi de la rue des Pierres-du-Niton, qui était encore en terre. Vraiment, c'est inouï ce que ce quartier a changé, en particulier du point de vue architectural. Même la célèbre Maison de la Réformation a disparu. En fait, contrairement à nous, ce quartier n'a pas vieilli, il a été en grande partie démoli.»

Aux Eaux-Vives, Marcel Granger a encore de nombreux amis, notamment des anciens de la SGP, mais à près de 80 ans, il sort moins, les voit peu. «Savez-vous qu'il y a une plus que centenaire dans ce quartier? Elle tenait à l'époque une quincaillerie au bas de la rue Pictet-de-Rochemont.» Il évoque aussi quelques célébrités: le général Dufour qui, «en bon géomètre, planta sur une des Pierres-du-Niton un repère d'altitude utilisé pour toute l'Europe». Ou Alain Morisod, dont il aime beaucoup la musique: «Je lui ai même écrit les paroles d'une chanson.» Il évoque aussi les artistes qui eurent ici leur atelier. «Louis Baudit a peint de superbes toiles évoquant les bords du lac. Il avait son atelier sous une verrière, quai Gustave-Ador. Rue des Vollandes, on voyait les plâtres du sculpteur Baud envahir un petit jardin.»

Mais le personnage le plus important des Eaux-Vives, «le plus élevé», demeure le Jet d'eau. «Quand j'étais gosse, je voyais le matin arriver un monsieur avec son immense clé en T. Il la tournait longuement, et l'eau montait doucement. C'était un vrai spectacle, que nous avions tout le temps d'admirer. Aujourd'hui, on appuie sur un bouton, et le symbole de Genève s'élève à la vitesse d'une fusée.»

C. Pz

›› *Eaux-Vives, Quartier de Mémoire,* Marcel Granger, Editions Cabedita.

Philippe Dutoit

Marcel Granger retrouve toujours avec plaisir le Parc La Grange.

Plainpalais et ses Puces

«... Impossible de ne pas se diriger vers cet espace inattendu, baptisé en l'occurrence «Plaine de Plainpalais». Et qui est, au cœur de cette ville, une respiration plus que bienvenue. Providentielle. Enfin un espace où il n'y a rien. C'est-à-dire tout.»

Il est 9 heures du matin. A peine l'heure d'arriver pour les visiteurs qui se promènent aux Puces en dilettantes, et commencent leur balade par un petit café sur la terrasse qui côtoie la place de jeux des enfants. Quant aux habitués, aux collectionneurs en quête de l'objet inattendu, de la découverte insolite, du trésor inespéré, ils ont déjà fait plusieurs fois le tour de la Plaine, «au cul des camions» comme on dit, alors que les «puciers» déballent à peine leur marchandise.

Inlassablement, tous les mercredis et samedis que Dieu fait, le rituel se perpétue, pourtant jamais tout à fait le même. Le marché aux Puces genevois est unique en son genre: il a lieu par tous les temps, en toute saison, deux fois par semaine. Plus unique encore est l'ambiance qui y règne. On y raconte de savoureuses anecdotes, on y entretient une convivialité parfois trop rare en d'autres lieux de cette ville qui ne livrera jamais tous ses charmes d'un bloc.

Au bout de l'avenue du Mail, côté Carouge, vous le reconnaîtrez sans mal: Georges Borel est l'un des plus anciens «puciers» de la Plaine. Depuis plus de trente ans, il y installe régulièrement son stand, excepté lorsque la météo risquerait d'endommager ses trésors. Ce mordu de cinéma revend d'anciennes caméras, de vieux projecteurs introuvables ailleurs. Une clientèle fidèle vient de toute la Suisse romande, en quête d'un de ces bijoux du passé à collectionner, ou d'une pièce qui ne se fait plus.

Le maître de ce petit royaume ne cède pas à la nostalgie, même s'il a vu changer le marché aux puces, comme il a vu se transformer tout le quartier de Plainpalais, où il est né il y a... 88 ans. Il ne l'a jamais quitté. «Je suis né en 1917, rue du Stand, dans la petite maison à côté du Palladium. Elle est toujours là, précise-t-il dans un grand sourire. C'est sûr que ce quartier a énormément changé, mais je l'aime toujours, car il est resté un quartier populaire. Sur la Plaine, il y avait régulièrement des matchs de football le dimanche. Et j'étais